

ALAIN ROBBE-GRILLET

LA MAISON  
DE RENDEZ-VOUS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

*L'auteur tient à préciser que ce roman ne peut, en aucune manière, être considéré comme un document sur la vie dans le territoire anglais de Hong-Kong. Toute ressemblance, de décor ou de situations, avec celui-ci ne serait que l'effet du hasard, objectif ou non.*

*Si quelque lecteur, habitué des escales d'Extrême-Orient, venait à penser que les lieux décrits ici ne sont pas conformes à la réalité, l'auteur, qui y a lui-même passé la plus grande partie de sa vie, lui conseillerait d'y revenir voir et de regarder mieux : les choses changent vite sous ces climats.*

La chair des femmes a toujours occupé, sans doute, une grande place dans mes rêves. Même à l'état de veille, ses images ne cessent de m'assaillir. Une fille en robe d'été qui offre sa nuque courbée — elle rattache sa sandale — la chevelure à demi renversée découvrant la peau fragile et son duvet blond, je la vois aussitôt soumise à quelque complaisance, tout de suite excessive. L'étroite jupe entravée, fendue jusqu'aux cuisses, des élégantes de Hong-Kong se déchire d'un coup sous une main violente, qui dénude soudain la hanche arrondie, ferme, lisse, brillante, et la tendre chute des reins. Le fouet de cuir, dans la vitrine d'un sellier parisien, les seins exposés des mannequins de cire, une affiche de spectacle, la réclame pour des jarretelles ou pour un parfum, deux lèvres humides, disjointes, un bracelet de fer, un collier à chien, dressent autour de moi

leur décor insistant, provocateur. Un simple lit à colonnes, une cordelette, le bout brûlant d'un cigare, m'accompagnent pendant des heures, au hasard des voyages, pendant des jours. Dans les jardins, j'organise des fêtes. Pour les temples, je règle des cérémonies, j'ordonne des sacrifices. Les palais arabes ou mogols emplissent mes oreilles de cris et de soupirs. Sur les parois des églises de Byzance, les marbres sciés à symétrie bilatérale dessinent sous mes yeux des sexes féminins largement ouverts, écartelés. Deux anneaux scellés dans la pierre, au plus profond d'une antique prison romaine, suffisent à faire apparaître la belle esclave enchaînée, promise à de longs supplices, dans le secret, la solitude, et le loisir.

Souvent je m'attarde à contempler quelque jeune femme qui danse, dans un bal. Je préfère qu'elle ait les épaules nues, et aussi, quand elle se retourne, la naissance de la gorge. Sa chair polie luit d'un éclat doux, sous la lumière des lustres. Elle exécute avec une application gracieuse un de ces pas compliqués où la cavalière se tient éloignée de son danseur, haute silhouette noire, comme en retrait, qui se contente d'indiquer à peine les mouvements devant elle, attentive, dont les yeux baissés semblent guetter le moindre signe que fait la main de l'homme, pour

lui obéir aussitôt tout en continuant d'observer les lois minutieuses du cérémonial, puis, sur un ordre presque imperceptible, se retournant de nouveau en une souple volte-face, offrant de nouveau ses épaules et sa nuque.

Elle s'est maintenant retirée, un peu à l'écart, pour rattacher la boucle de sa fine chaussure à brides, faite de minces lanières dorées qui barrent de plusieurs croix le pied nu. Assise sur le bord d'un canapé, elle se tient courbée en avant, sa chevelure à demi renversée découvrant davantage la peau fragile au duvet blond. Mais deux personnages s'avancent et masquent bientôt la scène, une haute silhouette en smoking sombre, à qui un gros homme au teint rouge parle de ses voyages.

Tout le monde connaît Hong-Kong, sa rade, ses jonques, ses sampans, les buildings de Kowloon, et l'étroite robe à jupe entravée, fendue sur le côté jusqu'à la cuisse, dont sont vêtues les eurasiennes, longues filles flexibles, moulées dans leur fourreau de soie noire à petit col droit et sans manches, coupé net au ras des aisselles et au cou. La mince étoffe brillante est portée à même la peau, épousant les formes du ventre, de la poitrine, des hanches, et se plissant à la taille en un faisceau de menus sillons, lorsque la promeneuse, qui s'est arrêtée devant une

vitrine, a tourné la tête et le buste vers la paroi de glace, où, immobile, le pied gauche ne reposant sur le sol que par la pointe d'un soulier à très haut talon, prêt à reprendre sa marche au milieu du pas interrompu, la main droite en avant, un peu écartée du corps, et le coude à demi fléchi, elle contemple un instant la jeune femme de cire vêtue d'une robe identique en soie blanche, ou bien son propre reflet dans la vitre, ou bien la laisse en cuir tressé que le mannequin tient de la main gauche, le bras nu s'écartant du corps et le coude à demi fléchi pour retenir un grand chien noir au pelage luisant qui marche devant elle.

L'animal a été naturalisé avec un très grand art. Et, si ce n'était son immobilité totale, sa raideur un peu trop accentuée, ses yeux de verre trop brillants sans doute, et trop fixes, l'intérieur peut-être trop rose de sa gueule entrouverte, ses dents trop blanches, on croirait qu'il va terminer le mouvement interrompu : ramener la patte restée tendue en arrière, dresser les deux oreilles de façon égale, ouvrir davantage les mâchoires pour dégager largement les crocs, dans une attitude menaçante, comme si quelque spectacle l'inquiétait, du côté de la rue, ou mettait en danger sa maîtresse.

Le pied droit de celle-ci, qui s'avance presque jus-

qu'au niveau de la patte arrière du chien, ne repose sur le sol que par la pointe d'un soulier à très haut talon, dont le cuir doré recouvre seulement d'un triangle exigü l'extrémité des orteils, tandis que de fines lanières barrent de trois croix le cou-de-pied et enserrant la cheville par-dessus un bas très fin, à peine visible quoique de teinte foncée, noire probablement.

Un peu plus haut, la soie blanche de la jupe est fendue latéralement, laissant deviner le creux du genou et la cuisse. Au-dessus, grâce à un discret système à glissière, presque indiscernable, la robe doit s'ouvrir entièrement jusqu'à l'aisselle, d'un seul coup, sur la chair nue. Le corps souple se tord, de droite et de gauche, pour essayer de se libérer des minces liens de cuir qui enserrant les chevilles et les poignets ; mais c'est en vain, naturellement. Les mouvements qu'autorise la posture sont d'ailleurs de faible amplitude ; torse et membres obéissent à des règles si strictes, si contraignantes, que la danseuse paraît maintenant tout à fait immobile, marquant seulement la mesure d'une imperceptible ondulation des reins. Et tout à coup, sur un ordre muet de son cavalier, elle se retourne en une volte-face légère, immobile aussitôt derechef, ou plutôt balancée sur place d'une houle si lente, si réduite, qu'elle